

SPORT CANADIEN Comment on porte le deuil

Si cette revue ne franchissait pas les limites de la province de Québec, nous ne jugerions pas à propos de commenter en quelques lignes le portrait du "raquetteur", que nous offrons ici à nos lecteurs. L'usage des raquettes comme moyen de locomotion sur la neige étant assez commun chez nous, et le sport auquel il donne lieu jouissant d'une assez grande faveur auprès de notre public, pour qu'il n'y ait pas lieu d'en parler.

Mais l'"Album Universel" a des abonnés sur tous les continents. Chaque semaine, la poste l'emporte aux quatre coins du globe, jusque parmi les lointaines îles du Pacifique-Sud, où quelques-uns de nos compatriotes sont allés planter leur tente. Là-bas comme ici, "les amis des amis étant des amis", notre revue passe en des mains qui n'ont jamais touché de neige.

C'est donc ayant en vue la classe des lecteurs qui ignorent les frimas, que nous nous servons du néologisme "raquetteur" et leur en présentons le type. Ce n'est que difficilement, en effet, que nos lecteurs des pays du soleil peuvent se faire une idée de l'attrait qu'a pour nous la marche à raquettes. Nombreux sont ceux d'entre eux qui s'imaginent que l'hiver, les quatre à cinq pieds de neige qui recouvrent notre pays, et les basses températures que nous subissons, nous obligent à mener une vie de taupes !

Pourtant, c'est bien le contraire qui a lieu. Chez nous, l'hiver est une saison aussi propice aux affaires que l'été, et peut-être plus : ainsi que nous le disions déjà ici naguère. Quant aux sports, l'hiver les multiplie au Canada, dès qu'il a pris possession du sol et de l'eau, avec toute la vigueur dont il est capable.

C'est alors que patineurs, amateurs de glissades, adeptes des skis, ou raquetteurs s'en donnent à cœur-joie.

Ces derniers, s'inspirant d'anciennes coutumes indiennes, ne se contentent pas seulement de promenades, mais, leurs énormes chaussures aux pieds, poursuivent et forcent le renard. Animal qui a pourtant maintes ruses en son sac et pas mal d'agilité, dit-on ! N'empêche qu'on le capture de la sorte, car la raquette a ses virtuoses. Témoin celui dont nous publions ici le portrait. Vraiment, elle est bien caractéristique, bien attrayante, la sensation qu'on éprouve à marcher sur une épaisse couche de neige, chaussé à la façon des peaux-rouges. Avec un peu de patience et de bonne volonté, on se fait au nouveau genre de chaussures dont nous parlons, et très vite on prend l'habitude de s'en servir, lorsqu'il s'agit de voisiner dans les campagnes.

Sans compter que ce mode de locomotion est hygiénique et qu'il n'y a rien de plus beau, que de voir traverser la plaine d'une blancheur d'hermine, par des groupes de jeunes filles et de jeunes hommes, portant, qui la tuque et la jupe courte, qui le traditionnel costume de trappeur si pittoresque. Il est vrai que l'industrie moderne a bien bariolé tous les lainages, ceintures et autres vêtements de ce genre, mais sur la neige, la note n'en est que plus gaie. Gaieté qui rayonne sur le visage des "raquetteurs", dont les joues aux tons de carmin ont une animation qu'égalé seule celle de leurs regards pleins de vie et de jovialité.

On peut dire que chez tous les peuples et à toutes les époques, on a considéré comme un devoir de manifester, par ce qu'on nomme les signes extérieurs du deuil, le chagrin qu'on ressentait de la perte d'une personne aimée ou d'un parent. Il est certain que c'est là pure question de coutume, et que nos vêtements noirs en particulier ne prouvent pas que nous ressentions une douleur beaucoup plus intense que si nous étions de vert ou de rouge habillés. Et ce qui montre bien qu'il n'y a là qu'une convention, c'est la diversité de ces signes extérieurs du deuil.

Chez beaucoup de peuples primitifs, on ne se contentait pas, et l'on ne se contente point en-

vont (nous pourrions dire allaient, puisqu'ils sont presque entièrement disparus) jusqu'à s'arracher les poils de la barbe.

En fait de mutilations, certains primitifs sont plus énergiques encore : en Polynésie orientale, on opère l'ablation des dents, chez les Hottentots l'enlèvement d'une phalange d'un doigt, heureusement sans doute rien que pour les deuils sérieux.

Mais ce qui est particulièrement curieux (et plus pratique), c'est le port de vêtements d'une couleur déterminée. A Rome, les femmes prenaient des vêtements bleus pour la mort d'un enfant, et noirs pour celle d'une personne adulte. D'une manière générale, le noir est la couleur du deuil chez les peuples de race blanche ; mais c'est le bleu ou le violet en Turquie, la couleur feuille-morte en Egypte, le gris en Abyssinie, le blanc en Chine, tout aussi bien qu'au Japon ou en Annam.

Et avant de finir, nous signalons le formalisme très minutieux qui, d'après notre savant confrère, M. P. d'Enjoy, règle les rites du deuil en Annam.

Ici, en effet, il n'y a pas moins de quatre degrés de deuil. D'abord, le grand deuil porté par les enfants au décès de leurs parents : il dure trois ans, se porte en blanc, comme tous les autres, et les vêtements sans ourlets dont on s'habille sont faits d'une toile de chanvre grossière. Le deuil de devoir est porté par les personnes entrées dans la famille par adoption ou mariage, comme cela se présente, par exemple, pour la bru au décès de son beau-père. Il y a encore le deuil aggravé et le deuil réduit ; mais c'en est assez sur ce sujet funèbre, et notre code du deuil est bien simple à côté de celui des Annamites.

FANTAISIE D'ACTEUR

M. Alfred Capus avait demandé à l'acteur Noblet deux places pour aller au théâtre en compagnie d'un de ses amis, procureur de la République à Romorantin. En faisant sa demande, l'écrivain avait dit le nom de cet ami : Alexandre Martre. On donnait une pièce de Janvier de la Motte. A une certaine scène, un des protagonistes interrogea Noblet :

—Où vas-tu demain ?

Ce soir-là, à cette question, Noblet répondit :

—Demain, mais je vais à Romorantin, chez mon ami, Alexandre Martre, le procureur de la République...

—Nous étions dans la salle, raconte M. Capus ; Alexandre Martre pâlit, rougit ; il paraissait assis sur des piles électriques. Songez à la tête d'un homme, arrivé dans la journée de sa province, et qui, en-

trant par hasard dans un théâtre parisien, entend prononcer son nom, donner sa qualité. Martre crut qu'on allait le flétrir.

RANAVALO ET LE TOURING-CLUB

Le dernier voyage de Ranavalo la mettrait-elle en goût de recommencer ? Elle a posé sa candidature au Touring-Club de France.

Il est fort probable que le Comité du Touring-Club fera galamment droit à la requête de la reine déchuë.

Mais, cette satisfaction accordée, cela veut-il dire que la pauvre reine voyagera davantage ? son titre de membre du Touring-Club risque fort d'être honoraire.



TYPE DE SPORTMAN CANADIEN

M. E. BOURASSA, capitaine du Club "Montagnard."

core de nos jours, de changer son vêtement, on s'imposait de quasi-suppliques, comme pour se punir de survivre au disparu, et nous n'avons pas besoin de rappeler que, dans l'Inde, la veuve se jetait sur un bûcher pour ne pas survivre à sa douleur. Chez les Grecs, on s'égratignait la face pour manifester sa douleur, et l'on retrouve la laceration de la peau chez les Patagons, les brûlures chez les Néo-Calédoniens. Les Egyptiens se rasaient les sourcils ; les Gaulois laissaient pousser leurs cheveux, les Romains leur barbe ; les Huns, au contraire, au Moyen-Age, se coupaient leur longue chevelure. Nous retrouvons aujourd'hui cette dernière coutume chez les Hovas, les Basoutos, les Malais, les Indiens d'Amérique. Les indigènes australiens